

Notes sur un pays de femmes

Il y a un endroit au Canada où vivent les femmes et leurs enfants.

Il s'agit d'un territoire caché qui ne paraît pas sur nos cartes géographiques. Il se trouve nulle part et partout. Pis encore, nous prétendons qu'il n'existe pas et que nous n'y vivons pas. Je l'appelle le pays de l'angoisse.

Parfois on y fait allusion indirectement. On mentionne la violence familiale et les agressions sexuelles à l'égard des enfants. Nous construisons des abris ça et là. Nous intentons un procès à un homme qui a assassiné une femme ou agressé un enfant. Nous organisons une manifestation silencieuse. La plupart du temps, nous laissons passer ce genre d'événement en le qualifiant d'incident ou d'accident.

Il devient parfois impossible de nier l'existence du pays de l'angoisse. La tuerie de la Polytechnique se produit; on se concentre sur les motifs; on trouve des excuses. C'est alors qu'on peut mieux constater avec quelle intensité on cache ce pays de l'angoisse.

Parfois, quelqu'un tente de parler du pays de l'angoisse. En 1988, June Callwood a écrit dans le *Globe and Mail* une série d'articles au sujet de procès de meurtriers de femmes. Bon sang, elle commençait à peine sa série d'articles qu'on faisait des pressions sur elle. Le dernier article différait des autres; au lieu de dévoiler les vérités du pays caché, elle faisait valoir les excuses. Il a sans doute fallu que la pression soit énorme pour que l'invincible June Callwood n'aille pas au bout de sa pensée. Cette pression est encore présente aujourd'hui.

Peu d'histoires circulent au sujet du pays de l'angoisse, même si des femmes y disparaissent souvent. Nous connaissons toutes des femmes qui ont disparu; cela peut arriver à n'importe laquelle d'entre nous. Des mères, des soeurs, des filles, des petites-filles, des amies, des femmes qui vivaient chez nous, qui nous visitaient, des parentes, des amies, des voisines, des collègues de travail, des connaissances rencontrées à l'église, à des réunions, sur la rue, des femmes que nous ne voyons plus; nous entendons parfois une vague rumeur à leur sujet, mais plus souvent qu'autrement, nous n'entendons plus rien à leur sujet; elles ont disparu, elles sont perdues, parties.

Le pays de l'angoisse est une contrée menaçante. C'est un pays fait de conflits. C'est la désolation noire où règnent la douleur, l'humiliation, la peine, les coups, la terreur et la mort. Au pays de l'angoisse, il n'y a ni amour, ni amitié, ni tendresse des mots, il n'y a que la cruauté des injures et des gestes.

Au pays de l'angoisse, il se passe des choses terribles. Les hommes jettent les femmes contre les murs si fort qu'ils leur brisent les os et font des trous dans le plâtre. Au pays de l'angoisse, les hommes jettent des bouilloires en métal, des fers à repasser brûlants, des poêles à frire en fonte à la tête des femmes. Au pays de l'angoisse, les salles d'urgence sont pleines de femmes; les médecins passent des heures à leur recoudre le visage, à leur reconstruire la mâchoire et le nez et d'autres heures encore à enlever des éclats de dents de leurs tendres bouches.

Au pays de l'angoisse, les hommes font irruption dans les salles de bains et s'emparent de petits enfants au corps rose dégoulinant d'eau savonneuse et fourrent leurs doigts, leurs pénis engorgés et des tesson de bouteilles de bière dans tous les orifices possibles et imaginables. Dans les salles d'urgence, les médecins passent des heures à enlever des éclats de verre du vagin de petites filles et à réparer le larynx déchiré de tout petits garçons.

### Les crédits

Au pays de l'angoisse, on n'entend que des voix horribles qui profèrent des menaces pleines de rage, des menaces si obscènes qu'on ne peut les imprimer. Mais là-bas, il n'y a pas de censure. Les menaces se gravent à tout jamais, laissant des bleus et des cicatrices éternels.

Au pays de l'angoisse, les salles d'urgence des hôpitaux voient défiler les victimes de la torture. Les médecins et les infirmières pansent les brûlures laissées par les fers à friser et les blessures à l'acide; ils réparent les trous faits avec des perceuses dans les doigts, les orteils, les crânes et les yeux; ils redonnent vie à des poumons affaiblis dans des thorax défoncés à coups de bottes à embout d'acier; ils mettent au monde des bébés au cœur transpercé par des balles destinées à l'abdomen gonflé de leur mère; ils fusionnent des vertèbres écrasées à coups de barre de fer.

Dans les salles d'urgence du pays de l'angoisse, les médecins et les infirmières mettent dans des sacs des corps de femmes criblées de balles, des corps de femmes à qui il manque membres, nez, yeux qu'on ne retrouvera jamais dans les égouts où ils ont été jetés; ils mettent dans des sacs des tas de chair sanguinolants qui ont été des femmes.

Leur identification définitive a constitué une prouesse de la médecine légale du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans le pays de l'angoisse, les enfants sont attachés avec des fils électriques pour assister au démembrement de leur mère. Dans le pays de l'angoisse, les enfants voient leur mère abattues d'un coup de feu sur les marches de l'école. Dans le pays de l'angoisse, les enfants voient mourir leur mère, jetée d'une voiture et d'un balcon. Dans le pays de l'angoisse, les enfants ont tout le temps peur pour leur mère. Dans le pays de l'angoisse, il y a de nombreux orphelins.

Dans le pays de l'angoisse, les femmes et les enfants s'enfuient et se cachent souvent. Ils se cachent dans la nuit pour échapper à des hommes furieux et déchaînés qui attaquent verbalement et physiquement, avec des couteaux et des armes à feu. Ils s'enfuient en pyjama et pieds nus, au milieu de tempêtes de neige, dans la pluie et le froid pour se réfugier dans des remises, dans des granges, sous des porches; ils vont se cacher de maison en maison et de ville en ville. Ils se cachent avec des amis dans des hôtels, des motels, des abris et des refuges. S'ils ont beaucoup de chance, ils sont cachés par un maigre réseau de femmes courageuses pour échapper à l'homme qui les poursuit.

Leur vie se réduit à une fuite épuisante, à un paysage de vitres brisées et de portes enfoncées ainsi qu'à une pluie de balles; quelquefois, ils sont en sécurité pendant un certain temps, ils bénéficient d'un répit qui permet aux mains et aux corps d'arrêter de trembler et donne enfin le courage à un enfant d'oser fermer les yeux pour dormir. La sécurité ne dure jamais longtemps, quelqu'un trouve un chat, un lapin ou un chien éventré, quelque chose sur le pas de la porte, on reçoit une lettre de menaces. Les amis déconcertés leur demandent de partir, parce que c'est vraiment trop. Il y a un autre coup de téléphone, une nouvelle destination, un autre vol, une autre prière pleine d'espoir pour être enfin en sécurité. Puis la porte est à nouveau criblée de balles. Une femme couverte de sang essaye de cacher un enfant, n'y parvient pas, tombe alors qu'on enfonce la porte et est mise à mort dans le crépitement sonore des dernières cartouches. L'enfant le dévisage. L'homme décroche le téléphone et appelle la mère, l'amie, la responsable du centre d'accueil, la personne qui sera la plus durement touchée par la nouvelle, jubile et s'enfuit.

On organise une autre manifestation silencieuse. Une autre femme, une autre amie, une autre travailleuse de centre d'accueil devient candidate à la thérapie de survivante à une victime de mort violente. La liste des orphelins s'allonge. Un centre d'accueil prend le nom de la plus récente victime. L'histoire tombe dans l'oubli comme un petit caillou dans une mare tranquille, sans faire une ride à la surface de l'eau. Alors vous vient à l'esprit la stupide question: si un arbre tombe dans la forêt, mais que personne ne l'entend, est-ce qu'il fait du bruit?